

Des chambres et des forêts

Robert Lévesque

Numéro 323, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2019). Des chambres et des forêts. *Liberté*, (323), 75–77.

Des chambres et des forêts

ROBERT LÉVESQUE

Solitudine, soledad, loneliness, isolamento, ces mots pour la dire, la solitude, sont certes tristes, et beaux, musicaux comme *cavatine*, *toccata*, *a paciere*, *ostinato*, mais je n'y décèle cependant, et dans les mots et dans la chose, aucune tristesse, rien de pénible, pas de drame, la solitude dans ma vie ne m'ayant jamais été chagrine; à vingt ans, certes, et Molière le fait dire au Misanthrope: «La solitude effraye une âme de vingt ans», mais plus d'effroi chez moi devant elle, depuis fort longtemps, tout au plus ce que les Portugais nomment une *saudade*; je suis comme l'Italo-Grec Moustaki, pour qui la solitude *pour avoir si souvent dormi avec elle*, est devenue une amie et mieux une complice. Le métèque chantait avec sérénité qu'elle serait, à son dernier jour, sa dernière compagne...

Pour l'écrivain norvégien Knut Hamsun, la solitude est plus encore qu'un apprivoisement de soi, c'est, dit abruptement, énigmatiquement, *la dernière joie*... Il l'écrira ainsi, passé la cinquantaine, en 1912, au dernier tome de sa première trilogie du vagabond: «Mais il y a une chose avec laquelle je n'en ai pas fini: me retirer, rester solitaire dans ma chambre, me plaire dans l'obscurité qui m'entoure. C'est tout de même la dernière joie.» Quelques paragraphes plus loin, comme si cette certitude avait besoin d'être réconfortée, de devenir un mantra, il y revient et écrit alors: «Il y a une autre chose avec laquelle je n'en ai pas fini: me retirer, rester solitaire dans la forêt, et me plaire dans l'obscurité qui m'entoure. C'est la dernière joie.»

Solitaire dans ma chambre... solitaire dans la forêt... Pour Knut Hamsun, l'immense écrivain que (*shame on me*) je n'avais encore jamais lu mais dont je viens, ébloui, de traverser une grande part de l'œuvre, la chambre et la forêt étaient des lieux privilégiés d'inspiration et de respiration, de retrait,

les abris d'une solitude à soi; par un poème que l'on trouve dans son seul recueil, *Le chœur sauvage*, il lie entre eux ce lieu intime et cette vastitude: «Puis je m'en retourne vers la paix de la forêt / À l'heure tardive de minuit. / Je sais l'endroit où embaume un merisier, / Là, je pose la tête dans la bruyère / Et m'endors dans la vaste forêt.»

Solitude en norvégien se dit *ensomhet*, on croirait à nos oreilles entendre l'expression *en sommeil*... De la Norvège, où je ne suis jamais allé, je garde, depuis mes années de jeunesse vécues dans les *sixties*, le souvenir d'un récital donné dans une grange de Saint-Fabien-sur-Mer où Monique Leyrac chantait *Soir d'hiver*, le poème de Nelligan mis en musique par Claude Léveillée, *la neige a neigé, jardin de givre, étangs gelés, l'ennui que j'ai*. La voix fière de Leyrac, à nulle autre pareille, souveraine, lança alors: «Je suis la nouvelle Norvège, d'où les blonds ciels s'en sont allés...» Cette *nouvelle Norvège* m'étonna, me séduisit ensuite au gré des écoutes, et, séparatiste comme nous l'étions à l'époque, nous sublimions *la nouvelle Norvège* en nous imaginant entendre *le nouveau Québec*, délice et délire patriotiques d'antan où (mon inséparable camarade et moi) l'on se mettait à croire à un pays enfin à nous qui aurait ses Ibsen, ses Munch, ses Grieg, ces grandes figures littéraires, picturales et musicales issues d'une éclosion artistique nordique, alors que nous savions bien que le poète de la rue Laval n'avait fait que rimer Norvège, où il n'était jamais allé, avec «Où vis-je? Où vais-je?».

Mais que n'ai-je lu Knut Hamsun plus tôt dans ma vie! Je n'aurais pas plus de connaissances sur ce pays scandinave (Hamsun n'a rien de «l'auteur national»), mais j'aurais su qu'il y avait dans ce coin du monde un écrivain d'ordre universel dont le génie a livré à la littérature une œuvre dense, intense,

KNUT HAMSON

ROMANS

LA POCHOTHÈQUE, 1999, 1837 P.

semblable à une forêt du nord, tour à tour obscure et envoûtante, enchantée et inquiétante, une œuvre touchante et troublante à la fois comme toute littérature digne de ce nom l'est depuis Homère et ceux qui ont pris le relais et qui meublent nos bibliothèques et nourrissent nos vies, et dont je restreindrai la liste en n'évoquant ici que Montaigne, Diderot, Sade, Baudelaire, Rimbaud, Proust, Kafka, Céline, Brecht, Gracq, Beckett, Claude Simon et Louis-René des Forêts...

Knut Hamsun, m'y mettant jeune, je l'aurais lu avec autant d'avidité qu'eux tous (ceux-là qui sont les écrivains à relire), mais je me dis que j'aurai du temps devant moi encore pour fréquenter sous la lampe l'humanisme inquiet de cet homme dont les romans sont d'une bonne part autobiographiques mais sans complaisance ni suffisance, sans nécessaire réalité ou véracité mais d'une franchise à cerner les contradictions avec laquelle il fouille les sentiments emmêlés que l'être humain laisse généralement en repos sous le coude gauche, qu'il néglige de peur de se blesser, se casser; qu'il oublie, passe outre mais que lui, Knut Pedersen (Hamsun est son nom de plume, celui du village Hamsung dans le Nordland où sa famille déménagea en 1862 quand il avait trois ans et où il situera ses deux trilogies de vagabond), posé en narrateur, ramasse et regarde, scrute, interroge, parvenant à suggérer au lecteur ce qui navigue entre les reins et les cœurs de ses semblables, ses frères, inconséquents, inconstants, qu'il choisit de regarder de loin, qu'il ne fuit pas mais qu'il aime pister à distance, avec la grâce de celui qui aime être seul, misanthrope ému, se

réfugiant dans les forêts de *l'ensomhet* quand un trop-plein d'humanité misérable le laisse pantois, déconcerté ou stupéfait, jamais rasséréné, toujours aux abois, dans les bois, seul, dans l'espoir parfaitement individualiste d'une joie dernière... la sienne.

Dans une revue de Christiania (Oslo, capitale de la Norvège, s'est appelée Christiania de 1624 à 1924), en 1890, Hamsun s'expliquait sur le besoin qu'il ressentait profondément de s'intéresser «aux impulsions secrètes qui existent, bien qu'inaperçues et négligées, dans les régions cachées de l'âme, ou la confusion désordonnée de nos sens», et il évoquait «le monde fragile de l'imaginaire qui est en nous, les bruissements de notre sang, les prières de nos os». Dans *Faim*, dans *Mystères*, dans *Pan*, ses premiers grands romans qui l'imposèrent à l'égal d'un Dostoïevski, d'un Strindberg, des romans que dévora Kafka, il cerne, il zieute, il devine, il décrit, toujours en vagabond (narrateur ou pas), la société dans laquelle il circule, il marche, il avance, avant de la quitter, car le héros hamsunien n'est jamais sédentaire, toujours en route et de préférence vers les forêts une fois qu'il a saisi au moyen de la psychologie moderne (telle qu'osée à l'époque de Strindberg) le désespoir de toute société, norvégienne ou autre.

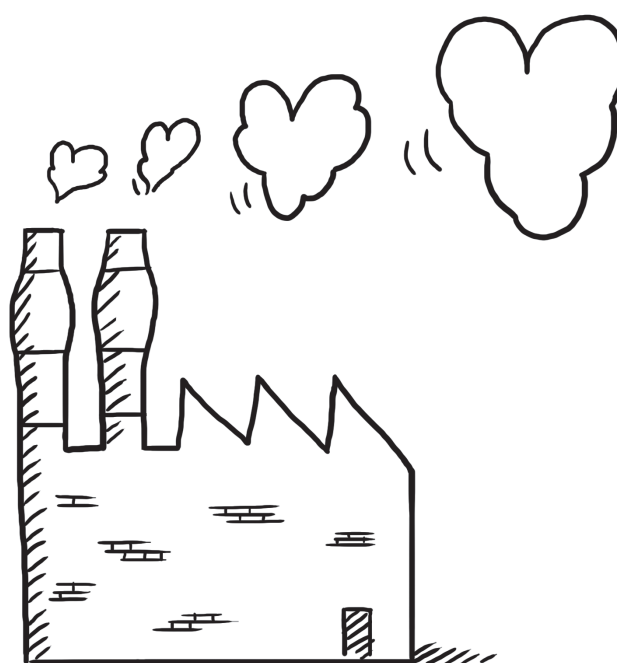
En 1888, Knut Pedersen a 29 ans, peu d'études; c'est un fils de paysans, pauvres, il a été élevé par un oncle pasteur dans une île de l'océan Arctique, et a déjà fait vingt boulots (cordonnier, charbonnier, cantonnier, garçon laitier, receveur de tramway qui lit Euripide sur la plateforme), et voilà qu'il assiste aux conférences que donne l'historien de la littérature Georg Brandes sur Nietzsche. L'influence du philosophe allemand sera profonde chez lui qui, dès lors, en pur autodidacte, va se mettre à écrire. En 1890, Hamsun publie son premier roman, *Faim*, qui ouvrira la brèche de la modernité du roman scandinave. C'est un roman sur la solitude, dans lequel il va s'inspirer de ses années de

galère pour raconter, au *je*, la vie d'un homme qui erre dans les rues de Christiania, tenaillé par la faim, mais une faim qu'il entretient, qu'il recherche et fuit, dont il a besoin car elle l'emmène, dans des moments de grâce, à se mettre à écrire des choses, des textes inspirés par un rien, une idée, une chose vue, écrits jetés dans des carnets au hasard de ses marches, qu'il propose parfois à des journaux, essayant la plupart du temps des refus, mais obtenant parfois des accords, se jouant des deux états fébriles ou désespérés dans lesquels le jette le hasard de ses audaces et de son rapport imprévisible et tumultueux à l'écriture.

Ce narrateur qui se raconte, souvent affamé, parfois heureux, toujours marginal, circule dans cette petite ville qui lui semble inconnue, il est sans visage, sans racines, on ne sait rien de lui sinon que l'on est le témoin de ses efforts de subsistance, de ses expulsions de chambres non payées, de ses départs à la cloche de bois, de ses nuits

blanches, de ses accès de colère, de ses joies inexplicables, de ses regards sur ceux ou celles qu'il croise, sans que jamais le réalisme ou le naturalisme (qu'il fuyait, une sorte d'anti-Zola, Hamsun détestait Maupassant) n'entre en ligne de compte, laissant filer sa narration errante dans les chemins de la psychologie et de l'introspection, et en cela assez frère en effet du sulfureux Suédois Strindberg.

Là était toute sa modernité, dans la marginalité et l'errance, des états qui pouvaient avoir des correspondances avec les œuvres de Villon mais pas avec la littérature scandinave, une modernité qui préparait, ouvrait la voie à un Kafka et à un Joyce. Knut Hamsun, sous l'influence de Nietzsche et de la puissance de l'individualisme, était par ailleurs un écrivain qui ouvrait un chemin nouveau à la littérature qui allait filer au siècle suivant vers ce que l'on appellera l'existentialisme, le narrateur anonyme de *Faim* étant, après avoir été le fantôme familial et frère de



JULIEN
CASTANIÉ

— Mr le président, nous venons de régler
notre problème d'image d'entreprise polluante.

Joseph K., l'ancêtre des Roquentin, des Meursault, et des personnages de Beckett allongés dans des chambres nues, ensommeillés dans leurs forêts mentales.

Hamsun est un écrivain qui devient, dès les premiers gestes d'écriture, capital (et qui le demeure aujourd'hui) lorsqu'il considère les contradictions de l'être humain comme naturellement évidentes. Ses romans qui ont suivi *Faim* ont tous été célébrés par la critique et admirés par les écrivains comme Thomas Mann (en le lisant il disait échapper un rire jailli des profondeurs, sardonique et cordial, rafraîchissant), Hermann Hesse qui en faisait son favori, Gide, Kafka, le Brecht qui se disait habité par le froid des forêts, et jusqu'à Hemingway et Henry Miller, puis André Major au Québec (« Je suis un lecteur fou de Hamsun depuis ma jeunesse », m'a-t-il écrit lorsque je lui ai fait part de ma découverte honteusement tardive).

Knut Hamsun a créé et poursuivi une littérature qui met en scène des êtres humains chez lesquels l'inconscience est, littéralement, un trait de caractère fondamental, non pas le seul, expliquait-il lorsqu'il donnait des conférences, mais celui qui prévaut et détermine. Écoutons-le : « Il ne s'agit pas de penser que les êtres humains doivent être sans caractère – non, car alors ce seraient des caractères en ce sens-là – l'idée est que les êtres humains de la littérature ressemblent à ceux de la vie autant que possible, que même les gens les plus fermes dans leurs attitudes manifestent des traits inconstants, incertains, connaissent des instants pendant lesquels ils ont échappé à leur caractère. »

Échappait-il au sien, lui, le grand écrivain norvégien, lorsque le fascisme hitlérien s'installa démocratiquement au pouvoir à Berlin dans les années trente ? N'ayant pas lu l'œuvre de Hamsun dans ma jeunesse, je savais tout de même que son destin s'apparenta à ceux d'écrivains comme Ezra Pound et Louis-Ferdinand Céline, qu'à

cause d'une détestation viscérale des Anglo-Saxons et des Américains, il se laissa emporter par une admiration pour la grande Allemagne, l'empire germanique, et qu'il considéra Adolf Hitler comme un grand homme, un espéré leader du monde. Je ne crois pas que ce soit cette terrible dérive de l'homme Hamsun qui me fit ignorer et tarder à découvrir son œuvre littéraire, puisque, par exemple, j'ai découvert et dévoré, et admiré, l'œuvre littéraire de Céline dans les années soixante, vingt ans après la publication de ses exécrables (et parfois drôles) pamphlets antisémites, en toute connaissance de cause à propos de la partie salope de la vie de l'auteur de *Voyage au bout de la nuit*.

Ces hommes-là, Hamsun, Pound, Céline, contrairement aux autres tels Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Paul Morand, Jacques Chardonne, devinrent des salauds, certes, mais c'étaient de véritables grands artistes dont les œuvres demeurent au premier rang de la littérature mondiale. Dans cette période historique où ils devinrent fous comme Pound, ou enragés comme Céline et dans le cas de Knut Hamsun, effroyable, car il resta cohérent, l'homme avait toute sa raison et sa logique pour défendre l'indéfendable fascisme. C'est dans sa vieillesse, toutefois, qu'il sombra dans ce destin funeste. Hamsun avait 75 ans en 1934, et 84 ans lorsqu'en 1943 il aura, grâce à Goebbels, un entretien avec le Führer à sa résidence secondaire du Berghof dans les Alpes bavaroises...

Dans son *Journal*, Goebbels évoque parfois Hamsun, pour dire le plaisir qu'il a à le lire et je suppose que les livres du Norvégien ne se trouvèrent pas dans le bûcher dressé place de l'Opéra, le soir de l'autodafé du 10 mai 1933, quand ceux de Thomas et Heinrich Mann, de Freud, de Marx y étaient. Le 12 mars 1936, Goebbels écrit : « La femme et la fille de K. H. : elles font toutes deux une bonne impression. Je leur exprime mon admiration pour l'œuvre de H. Elles sont toutes deux très touchantes. La fille

veut filmer en Allemagne. Je lui apporterai mon aide. »

Le 25 juin 1943 (le 21 en France, Jean Moulin a été arrêté par la Gestapo), Goebbels passera la journée avec Hitler et ils parleront d'art : « Le Führer est un grand admirateur de la peinture de paysages romantiques [...], il est très revigorant pour le Führer d'être entouré de ses magnifiques tableaux à l'ancienne à l'Obersalzberg. » La journée avance, Goebbels écrira : « Je fais ensuite, seul avec le Führer, une promenade jusqu'au pavillon de thé. J'ai ainsi l'occasion de lui exposer un grand nombre de petites affaires. Je lui parle de la visite que m'a rendue Hamsun. Les détails que je lui donne à cet égard l'émeuvent profondément. » Puis ce sera le soir : « Nous nous asseyons avec le Führer autour de la cheminée et abordons une série de questions variées. Au Führer, je fais encore une fois un compte rendu précis de la visite de Hamsun, ce qui le décide à le recevoir prochainement, quand il rentrera de Vienne. Ce sera sûrement, pour Hamsun, le plus bel accomplissement de sa vie. Je suis très content d'être arrivé à ce résultat auprès du Führer. »

Dieu que ces gens-là, ce Goebbels, cet Hitler, étaient des malades et que leur monde était irréel et fatal. *Le plus bel accomplissement de sa vie...* ? Le loisir de rencontrer le monstre ? D'être reçu dans l'autre montagnieux du diable ? Hamsun était un grand écrivain que la justice allemande d'après-guerre préféra loger dans un asile plutôt que de l'emprisonner dans un cachot. Mais il avait toute sa tête. Il persista et signa, croyant, le pauvre homme, que la Norvège serait mieux protégée sous les ailes de l'Aigle. Il est mort à 93 ans sans avoir été condamné.

Et il est, quant à moi, qui le découvre sur le tard, l'un des plus grands écrivains que j'aurai eu le bonheur de lire dans ma vie, l'un de ces écrivains gigantesques venus de l'époque où la littérature occupait une place souveraine dans le monde. L